

Le désir de transmettre **Le cas singulier de Jean-Pierre Perreault**

Guylaine Massoutre

Numéro 138 (1), 2011

Mission et transmission

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massoutre, G. (2011). Le désir de transmettre : le cas singulier de Jean-Pierre Perreault. *Jeu*, (138), 122–126.



GUYLAINE
MASSOUTRE

LE DÉSIR DE TRANSMETTRE : le cas singulier de Jean-Pierre Perreault

Jean-Pierre Perreault
et, en surimpression, *Joe*.
© Robert Etchevery.

Comment penser la continuité, l'héritage, la filiation, la fidélité à ce qui fut ? Comment certains lieux, certaines compagnies, certaines institutions assument-ils cet héritage ou s'en détachent-ils ? Une œuvre scénique, surtout si elle a été emblématique, peut-elle survivre à la mort de son créateur ? Telles sont les questions sur lesquelles *Jeu* se penche actuellement, relayant ainsi les interrogations du milieu de la danse, qui tente de pérenniser les trésors du répertoire. Retour sur la postérité de Jean-Pierre Perreault.

La mémoire d'une nation a des désirs de partage. Intérioriser ses moments de réussite n'est pas une simple question de stockage. Il faut aussi que la durée soit concrétisée dans des archives, des documents et des mémoires vivantes. Comment la somme des expériences vécues peut-elle se projeter dans l'avenir ? Qui sont les héritiers de Jean-Pierre Perreault, ses passeurs, ses témoins des meilleurs moments, procurés par un des meilleurs créateurs de la scène, une fois qu'il a disparu ? Certaines de ces questions se posent sous un jour neuf : comment, grâce aux nouvelles technologies de l'image, la danse peut-elle survivre à la disparition d'un tel artisan ? Enseigner sa danse peut-il contribuer à souder les générations ?

Aucune réponse n'est simple, car, d'une part, nul support ne restitue la magie de la présence, nulle technologie n'est impérissable ni assurée de durer, bien au contraire ; d'autre part, chaque génération suit les urgences du moment dans ses propres créations, parlant à ses contemporains moins du passé que du présent. Dans ce contexte qui veut qu'une création soit un

geste d'affirmation authentique et personnel, que signifie remonter un répertoire de danse contemporaine, une fois que son chorégraphe, si attentif aux menus détails d'une performance, a disparu ? Peut-on *simuler* l'acte de recréer la danse, et le *stimuler* aussi, en faisant de sa pratique celui des éternels recommencements, perfectibles comme le fut le ballet, ou au contraire variables comme les interprétations musicales ? Accepte-t-on sans sourciller de décliner, à chaque nouvelle incorporation, l'esprit qu'on prête à cette œuvre, et qu'on en reconduise les effets sans viser l'exécution fidèle, sous prétexte qu'elle est impossible à consigner ? Peut-on faire revivre les enchaînements chorégraphiés avec des corps et des formes d'esprit qui ont changé ?

À cet égard, le cas de Jean-Pierre Perreault est exceptionnel, en raison de sa résonance dans la communauté et dans celle de la danse en particulier. Nombreux ont été les interprètes dans sa compagnie, certains pendant plus de 20 ans. Si la plupart d'entre eux, forts de l'expérience avec Perreault, ont continué à créer à partir de son langage si évocateur et si rempli d'émotions imagées, comme c'est le cas de Louise Bédard, de Sylvain Énard, de Marc Boivin, de Catherine Tardif, de Sarah Williams, d'Hélène Blackburn entre autres, il est clair que leur créativité, développée désormais de manière singulière, s'est nourrie à même son génie. Ces grands interprètes forment un milieu toujours créatif, une génération qui survit fructueusement à la disparition de qui l'a initiée.

Dernière paille (1977),
présentée par les finissants
en danse de l'UQAM lors de
la *Soirée Jean-Pierre Perreault*
à l'Agora de la danse en
décembre 2009.

© Robert Etchevery.



INSTANTANÉS DE DANSE

Dirigés par l'indicible, aux limites du perceptible, les états des corps dansants ont été soulignés par les placements singuliers, le choix des interprètes et la déclinaison des flux dansés, ou par les fameux duos de Perreault. Il dirigeait aussi en maître les ambiances visuelles et les tempos de danse coordonnés dans leur rapport à l'espace. Soutenue par les meilleurs concepteurs de son et de lumière, cette œuvre était tout entière travaillée par la mémoire et par l'effacement. Inoubliables sont ses silences, ses ralentis et ses impulsions contraires, ses courses et ses marches martelant le noir, en fractions de temps comptées et orchestrées dans un espace d'art, conçu et peint par lui.

Aussi transmettre ses pièces pose-t-il de manière aiguë la question de leur perte. Étrange *artefact* qu'une chorégraphie remontée, transformée en d'autres corps, plus jeunes et neufs, plus désireux de jouer que d'exprimer un moment intense de création. Ginelle Chagnon, assistée par Christine Charles, a pourtant relevé le défi que lui lançait le Département de danse de l'Université du Québec à Montréal, dont c'est l'un des mandats d'investir l'Agora de la danse. L'expérience s'est faite avec les étudiantes finissantes en danse, lors de deux soirées présentées en décembre 2009 au public de cette salle, vouée d'ordinaire à la création.

Plus qu'une répétitrice de Perreault, cocréatrice du travail en studio durant une partie de la vie du chorégraphe, Ginelle Chagnon a ainsi choisi de remonter *Continental*, un trio de 1973 créé sur une musique de Martin Feldman (une composition pour 4 pianos de 1957), *Huit minutes*, un solo créé pour Daniel Soulières datant de 1982 (sur deux chants de Francesco Paolo Tosti et de Giuseppe Verdi), et *Dernière Paille*, une chorégraphie en silence pour sept interprètes, datant de 1977. Ce n'était pas la première fois qu'elle remontait Perreault. Au Ballet de Lorraine à Nancy, en 2008, à LADMI, école de danse contemporaine à Montréal, à l'Université Concordia, elle a contribué à passer sa mémoire gestuelle. D'autres s'y sont appliqués aussi : on se souvient de l'événement intitulé *les Petites Sociétés*, une douzaine de duos présentés en 2003-2004 par le metteur en scène Martin Faucher après la disparition, en 2002, du chorégraphe qui avait lancé le projet.

Jean-Pierre Perreault avait beau ne pas créer ses œuvres selon une suite, son impact socioculturel a été immense. Sa dernière œuvre fut la reprise de *Nuit*, juste avant sa mort. En 2008, la Place des Arts concluait une entente avec la Fondation Jean-Pierre Perreault pour la conservation et l'exposition permanente, au Théâtre Maisonneuve, de certains décors. Ceci est survenu dans un contexte plus général de conservation de son œuvre (peintures, plans, dessins, carnets, costumes...). En effet, un énorme travail de tri et d'archivage de l'héritage Perreault s'est conclu, heureusement, en 2010 – après moult inquiétudes des liquidateurs de la succession, la Fondation Jean-Pierre Perreault, dont Ginelle Chagnon était l'une des responsables – par un accord avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec en vertu de la protection du patrimoine.

ILLUSION D'UN AUTRE TEMPS

Aussi ce modeste événement d'un travail des finissantes en danse de l'UQAM mérite-t-il une attention particulière. Tant pis si ces jeunes corps sont plus ronds, plus dodus, moins acharnés à danser que la génération qui les forme maintenant. Tant pis si l'impression de mollesse chez certaines contamine le travail de groupe, banalisant la chorégraphie. Ici, plusieurs des interprètes et des créateurs chez Perreault, comme Daniel Soulières, Tassy Teekman et Maya Ostrovsky, ont accepté de se souvenir, et de partager une impression, une information mémorielle ou corporelle avec ces jeunes danseuses. Même Robert Etcheverry, son photographe, retrouvait le sens de ses prises de vue les plus expressives. Perreault travaillait

sur le poids, les chutes, le temps, l'espace, souvent avec des interprètes venus de la danse classique, du moins au début de sa carrière à la Place Royale. Plus tard, il a rencontré des collaborateurs qui lui sont fidèles à jamais : par exemple, pour la lumière orchestrée comme papier à musique de Jean Gervais, assez généreux pour prêter ici sa mémoire exacte des traits et des clairs-obscurs dans ces pièces anciennes. Ce sont ces artisans habitués aux consignes d'un créateur qui murmurent, qui se souviennent avec grande émotion de ce que Perreault faisait émerger de la neutralité apparente de ses groupes et décors opaques, qui comparent en chuchotant le passé et ce qu'ils voient dansé : les détails, qui signent en coin l'art fortement texturé de cette danse, tant dans le mouvement, l'harmonie inédite d'un groupe nombreux, que dans la construction de l'espace, sont difficiles à corriger. Les bleus, les jaunes, les rouges, caractéristiques de Perreault, comment les faire surgir sans faute esthétique dans les espaces à faible intensité, traversés par une chevelure, un bras, un cou, un visage penché ? En danse, contrairement au théâtre, rien n'est fixé, tout est affaire d'espace unique, habité par de multiples formes déplacées. La cohérence exigée est de tous les signes, de chaque instant. Une main détendue ne doit pas être inerte, un corps gris ne doit pas s'effondrer en une masse amorphe. L'expressivité est une question de doigté, de finesse et de vérité, et sans le désir de l'autre, les corps ne vivent pas.



Travaillant avec des vidéos de soutien, propriété de Daniel Soulières, qui suppléent à l'absence de notes personnelles de Perreault, la maîtresse d'œuvre a su lire ces vidéos comme des didascalies. Sans vouloir défaire la cohérence originale, Chagnon a modifié le nombre d'interprètes, le doublant dans *Dernière Paille* ; c'est convaincant, et la pièce, toute en déroulement continu, s'y prête à merveille. De même, le solo *Huit minutes* a été dédoublé entre un garçon et une fille. *Continental* a revécu avec 22 danseuses, mais l'exécution n'atteint

Continental (1973), présentée par les finissants en danse de l'UQAM lors de la *Soirée Jean-Pierre Perreault* à l'Agora de la danse en décembre 2009.
© Robert Etcheverry.



Huit minutes (1982), interprétée par Bruno Gagnon, finissant en danse de l'UQAM, lors de la *Soirée Jean-Pierre Perreault* à l'Agora de la danse en décembre 2009.
© Robert Etcheverry.

pas souvent la rigueur qu'un tel tableau exigerait. Chagnon n'a pas craint de proposer de petites variations de deux ou trois danseuses à partir d'une brève séquence originale. Elle sait comment travaillait Perreault, comment l'improvisation conduisait aux formes définitives. Dans la seconde pièce, elle a privilégié l'aisance de ses jeunes interprètes, cherchant à restituer des images parlantes, sans que l'œil s'attarde à tel détail, à tel corps non travaillé et ignorant la longue pratique des studios qu'ont les professionnels. Comme les professeurs d'autres disciplines, elle remarque que ces jeunes manquent souvent de concentration et n'ont pas le désir de relever de grands défis ; mais ils apprennent un corpus essentiel, et ce qu'ils en feront leur appartient. De jolis moments, pourtant, nous parlent de Perreault : des lourdeurs étonnantes semblent sans âge, et des glissements harmonieux soulignent, impérissables, le passage du temps.

La pièce la plus réussie est due à deux jeunes solistes dans *Huit minutes*, aux vestes noires et aux pantalons gris évocateurs, caressant de superbes lumières rasantes dont l'éclat ajoute à la magie. Fraîcheur, comédie, images de cinéma muet : de beaux visages sur des corps qui comprennent le mouvement de Perreault animent l'espace vide, en soutenant les regards du public, qui ne fléchissent pas. Leur vitalité troue le silence et nous rejoint, jusque dans les courbes émouvantes d'un souvenir intact. Le temps s'abolit un instant, les doubles revivent, à petits pas, dans des traversées de scène, des ombres. La jeunesse peut donc insuffler une nouvelle vitalité à de telles chorégraphies, les rendre émouvantes et les réincarner. Inversement, elle s'en nourrit. Mais, sans la reproduction des artisans d'origine, sans l'esprit de reviviscence, il est certain qu'aucune chorégraphie ne dira ce qu'elle a été. C'est sans doute le plus loin qu'on puisse aller. ■